

« LA BELLE ÉPOQUE DES INSTITUTEURS ? »

MONA OZOUF*

Résumé

L'image que les instituteurs avaient d'eux-mêmes au tournant du siècle, et que nous pouvons atteindre à travers l'enquête rétrospective menée par Jacques Ozouf dans les années soixante, nous paraît, rapportée à nos critères actuels, d'une exceptionnelle cohérence. À cette cohérence contribuent la normativité de la formation, le regard contraignant d'autrui, la consubstantialité de la vie et du métier. Mais plus encore, la certitude, intériorisée par chacun, qu'il s'agit d'un métier accordé aux valeurs universelles, et que la classe est le lieu même de l'apprentissage de la liberté et de l'égalité. La profession a beau être mal payée, mal protégée, soumise à l'arbitraire administratif, aucun doute mortel – sur l'efficacité du métier, ou encore sa possible contribution à la reconduction du monde tel qu'il va – ne l'a encore atteinte : en ce sens, il est légitime de parler d'une belle époque des instituteurs.

Abstract

At the turn of the century, the self-image of primary school teachers, as it is reflected by the retrospective survey led by Jacques Ozouf in the 60's, appears exceptionally consistent to us compared to our present criteria. What contributed to this consistency, were the normative nature of the training, the restricting function of other people's opinions, the consubstantiality of primary school teachers' life and job. But mainly, everyone's internal belief that it was a job in keeping with universal values and that the classroom was the very place where liberty and equality were taught. As badly paid, badly protected and subjected to an arbitrary administration as it may have been, there was no mortal doubt yet about the efficiency of the profession or even its possible contribution to the perpetuation of the existing order of the world: in this sense one can legitimately speak of a golden age of school masters.

11

* Mona Ozouf, CNRS, Centre de recherches politiques R. Aron (EHESS).

À la discussion du problème qui nous occupe, il peut être instructif de verser le portrait que dessinent d'eux-mêmes les Instituteurs des premières années de notre siècle : nous pouvons le contempler à travers l'enquête qu'avait menée, dans les années 1962-1963, Jacques Ozouf auprès des maîtres qui avaient enseigné avant 1914. L'enquête avait ramené 4 000 témoignages, pleins d'enseignements sur la manière dont ces hommes et ces femmes jugeaient leur profession et leur existence. Le titre donné à la première utilisation de cette enquête (« Les Instituteurs de la Belle Époque ») suggérerait que l'enquête se situait, ou pensait se situer, dans un âge d'or du métier : la Belle Époque des instituteurs. Cet âge d'or était-il perçu comme tel par les hommes et les femmes interrogés en 1960 ? Comment se voyaient-ils ? Comment se racontaient-ils ? Aux images contemporaines, il n'est pas inutile de confronter cette image archaïque.

Ils répondaient à l'invitation qui leur était faite de se raconter : portrait provoqué par conséquent, et non portrait spontané. Ils l'avaient fait assez volontiers (l'enquête avait rencontré un succès inhabituel pour une enquête d'opinion), mais avaient laissé percer aussi quelques résistances. Parfois alimentées par la modestie – pourquoi moi ? en quoi ma vie peut-elle intéresser ? –, et parfois par un trouble de la subjectivité – suis-je capable de dire le vrai ? –. On les voit souvent reculer devant l'évocation de la particularité d'un parcours, manifester une méfiance à l'égard de la première personne, broncher à l'idée d'un texte centré sur la vie individuelle. Pour répondre à l'invitation de l'enquêteur, il leur fallait donc conjurer la difficulté à parler de soi. Et ils l'ont fait de deux manières : tantôt en cherchant à contrôler leur subjectivité, intention qui les jette dans une vérification scrupuleuse de leur texte (vérification chronologique, topographique, convocation d'autres témoins, confrontation des témoignages, recours aux chiffres) ; tantôt, et surtout, en s'abritant derrière la perspective objective de l'enquête, qui présentait leur témoignage comme une contribution à un portrait en pied, voire à une statue de l'Instituteur français au tournant du siècle. Dans ce cas, l'évocation de leur destin singulier était suffisamment légitimé par l'ambition de faire saisir la généralité d'un destin collectif. Un des premiers enseignements de ce portrait couleuvre est donc que leurs auteurs croient fermement, quels que soient les aléas de leur parcours particulier, à la généralité d'un métier et à la généralité des valeurs que ce métier véhicule. À cette condition, ces narrateurs pensent pouvoir s'éclipser de leur narration. Et leur lecteur peut conclure à la solidité et à la cohérence d'une image.

Leur première certitude est que parler de soi et parler de la profession, c'est tout un. Le métier est le tout de l'existence et non un de ses chapitres, et le leitmotiv des réponses est la phrase : « le métier était toute ma vie ». Il ne s'agit pas seulement d'un discours édifiant et convenu, car le détail des réponses met en évidence la consubstantialité de la vie personnelle et de la vie professionnelle : lieu identique pour les deux vies, loisirs mis au service du métier, vie privée comme vitrine de l'école publique. Tout ici plaide pour l'homogénéité d'une existence faite d'une même étoffe. Une homogénéité qui est encore accentuée par l'endogamie, quand la classe,

qui absorbe la vie personnelle, devient aussi ce que partagent les conjoints enseignants.

Cette unité vécue dans l'exercice du métier est, par ailleurs, le fruit d'une volonté politique et pédagogique. Le métier d'instituteur a été imaginé comme un projet collectif aux règles rigoureuses. L'entrée dans la profession est ainsi l'entrée dans un monde contraignant et conforme : ce qui contribue au sentiment d'unité est la formation très rigide de l'École normale, qui, même si elle laisse en dehors d'elle bon nombre d'individus, reste pour tous le modèle de référence qui impose l'identité des savoirs et des devoirs. Dans la prégnance de cette image uniforme s'efface la particularité des cheminements et l'écart plus ou moins grand avec le milieu d'origine.

Cette image homogène enfin était renforcée par le regard d'autrui : pas d'époque où la profession d'enseignant n'ait été aussi constamment et visiblement assimilée à l'engagement religieux, ou à l'engagement militaire au service de la patrie : c'est-à-dire à des choix où la subjectivité non seulement s'efface, mais doit renoncer à elle-même. Le stéréotype de l'enrôlement collectif renvoie à l'instituteur une image forte de ce qu'il doit être. Cette image a son versant positif (on souligne alors l'émancipation du métier par rapport aux valeurs de l'église et du château) ; elle a aussi son versant négatif : les textes hostiles qui, au tournant du siècle, décrivent dans les instituteurs une phalange arrogante, agressive et sectaire ne peuvent en retour que conforter le sentiment de solidarité et d'unité.

L'identification de la vie professionnelle et de la vie personnelle est donc l'armature même des histoires de vies ainsi recueillies. Il est arrivé qu'on oppose dans l'investigation sociologique les « histoires de vie » aux « récits de pratiques », en conférant à ceux-ci seulement la valeur scientifique. Mais cette opposition n'est pas recevable dans le portrait que tracent d'eux-mêmes les instituteurs de la Belle Époque. Rien n'aurait paru plus incongru à nos maîtres que cette dichotomie. Dans leurs récits, la voix singulière particularise la situation générale mais ne la dément pas, l'individu ne s'oppose pas au groupe, il n'y a pas de hiatus entre la vie et le travail, la personne et le personnage. Et c'est ainsi qu'ils conjurent l'étroitesse de l'autoportrait.

Deuxième certitude : cette conjuration de l'étroitesse est plus achevée encore si on pense profondément – et c'est la foi de tous nos témoins – que la particularité du métier est de tenir en lui les valeurs universelles. La classe est d'abord le lieu de la liberté, au sens où le maître donne à chaque enfant la chance de l'autonomie : dans chacun des exercices scolaires, même le plus humble, l'instituteur voit l'instrument de l'émancipation, ce qui explique le vibrato qui accompagne la description des plus humbles apprentissages. La classe est aussi l'espace de l'égalité, dans la mesure où chaque enfant, invité à abandonner son lot de singularités sociales, régionales, linguistiques, psychologiques, dépose sur le seuil son boluchon particulier. L'enfant dans la classe n'est plus le fils de personne, mais seulement le fils de ses œuvres et de ses efforts : la hiérarchie scolaire est fermement décrochée de la hiérarchie

sociale. La vie scolaire, qui semble enfermée entre les murs étroits de la salle de classe et vouée à des exercices minutieux et répétés, ouvre donc sur l'océan de la vie : consubstantialité encore, cette fois entre le métier et la vie nationale. Il y a donc, une cascade d'équivalences : parler de soi, c'est parler du métier ; parler du métier, c'est parler d'une nation réconciliée ; parler d'une nation réconciliée autour de la liberté et de l'égalité, c'est déborder le patriotisme national vers les valeurs universelles. Le discours des instituteurs trouve ici sa justification ultime, son exceptionnelle cohérence, et on pourrait ajouter son exceptionnelle bonne conscience.

Le lecteur de ces témoignages en retire le vif sentiment qu'au tournant de ce siècle, on se situe à un moment privilégié de l'histoire de l'école ; un âge d'or, en effet, qui marque à la fois un équilibre entre des valeurs possiblement conflictuelles et une confiance entière dans l'acte d'enseigner. Équilibre, car ces textes ne perçoivent pas le conflit entre les valeurs (et, quand ils le perçoivent, le conjurent). Ainsi entre la liberté et l'égalité : le mérite individuel ne blesse pas l'égalité, dont le classement est l'instrument indiscuté. Ainsi entre la norme collective et l'émancipation individuelle : la pédagogie autoritaire qu'ils pratiquent, ils sont sûrs qu'elle sert l'épanouissement et en tout cas ils ne pensent pas qu'elle puisse lui être contraire. Ainsi encore entre l'éducation et l'instruction. Ils subordonnent vigoureusement leur action pédagogique à l'instruction, mais ils ne pensent pas pour autant sacrifier l'éducation. Il faut ajouter que ce moment d'équilibre est favorisé par le fait que les normes scolaires sont alors soutenues par la société tout entière.

14 Leurs récits manifestent d'autre part la confiance dans l'acte d'enseigner. Aucun doute, ici, sur le rapport de l'enseigné à l'enseignant : rien n'aurait paru plus extravagant à ces hommes et à ces femmes que l'idée qu'il y a entre celui qui sait et celui qui ne sait pas un insupportable rapport de domination, car ils prêtent à celui qui sait la force et le désir de hisser l'enfant à l'indépendance. Aucun doute non plus sur la clôture de l'école : ils ne la conçoivent pas comme le lieu d'une séparation d'avec la vie et le monde réel, mais comme celui d'une protection et d'une libération, l'espace où pour un moment s'évanouissent la nécessité et le privilège. Aucun doute enfin sur leur capacité à modifier la donne sociale : le procès selon lequel ils auraient tout bonnement perpétué les inégalités, et obtenu seulement quelques réussites exceptionnelles, destinées à masquer la reconduction du monde comme il va – procès dont nous connaissons aujourd'hui les attendus sur le bout du doigt – leur aurait été parfaitement inintelligible.

À la question posée d'entrée de jeu – celle de savoir s'il s'agissait d'un âge d'or de la profession –, on peut donc répondre positivement. On pourra, bien sûr, objecter que le métier était alors mal payé, mal protégé, voisin parfois de la misère, menacé par l'arbitraire administratif, tous traits qui entrent aussi dans leurs récits. Mais ces traits n'effacent pas l'assurance qui leur est propre d'exercer la profession la plus utile à la collectivité nationale, et il s'agit donc bien d'un moment privilégié dans la représentation que les maîtres avaient d'eux-mêmes.

Resterait à se demander s'il n'y avait aucun tremblé dans la photographie ? Dans ces récits de vie si confiants et si fermes, il y a pourtant quelques signes de trouble, ou de distance critique, sur lesquels je voudrais revenir. Le premier est un signe discret : il est clair que la pratique professionnelle a infléchi leurs croyances morales et politiques en les subordonnant à la conscience du temps propre au métier. L'exercice du métier d'enseigner, en effet, enferme en lui-même la croyance à l'échelonnement des acquisitions sur l'axe temporel et fait considérer la tâche de l'enseignant comme un processus lent, répétitif, possiblement truffé d'erreurs. Dans ces années de triomphe de l'enseignement républicain, le projet d'enseigner aurait pu contenir en germe le mépris des contraintes et des lenteurs du réel, mais la pratique d'enseigner a ramené nos témoins à l'humilité : là se trouve la guérison de la tentation utopique que recèle le métier. Les textes de ces maîtres montrent que la pratique professionnelle les a rompus à l'exercice du tri entre le possible et le désirable.

Enfin un autre doute, nullement discret celui-ci, mais massif, vient de la date à laquelle ils tracent ces autoportraits. Les années 1960 : l'époque leur révèle un vertigineux écart entre le monde que leur enseignement était censé faire surgir et le monde réel. Ils découvrent, désenchantés, l'hédonisme de notre société, l'individualisme, la tiédeur civique. Ils sentent à quel point il est devenu difficile de croire à la vertu par les lumières. La maille qui a filé dans le tricot de leurs certitudes est irratrapable. Ils savent que leurs jeunes collègues ne partagent plus l'assurance qui était la leur, que l'image collective a bougé, qu'ont volé en éclats toutes les identités qu'ils déclinaient eux-mêmes, entre la vie et le métier, entre le métier et les valeurs universelles. Et cet écart, qu'ils cherchent douloureusement à mesurer, nous renvoie à nos images contemporaines.